



VARIA

PAR

LOUIS HAVET.

(Extrait des *Mémoires de la Société de linguistique*, t. VI, 3^e fascicule.)



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXXVII.



VARIA.

Omnis, amnis.

Omnis est pour **ob-nis*; il signifie proprement «le premier venu». Au point de vue phonétique, comparer *Samaïum*, *scannum* pour **Sabnum*, **scabnum*. Il est formé de *ob* comme *pronis* de *pro*, et comme les adverbes *poně*, *superně* de *post* et de *super*.

Amnis ne me paraît avoir aucun rapport avec les noms de l'eau. Il est pour **ab-nis* et signifie proprement un torrent, un cours d'eau à descente rapide. Ainsi dans Virgile, *Aen.* IV, 163: «*diuersa per agros Tecta metu petiere, ruunt de montibus amnes;*» il s'agit des torrents engendrés soudain par l'orage qui porta malheur à Didon.

Amnis a d'abord été un adjectif, comme *torrens*; de là vient qu'en vieux latin on le trouve tantôt masculin, tantôt féminin.

Mantele.

On explique *mantele* «essuie-main» par *manus* et *tela*. Mais comment tirerait-on de *tela* un neutre se déclinant sur *cubile*?

Je pense que *mantēle* est pour **mantesle*, **manterle*, de *tergeo*, *tersus*; un synonyme est *manutergium*. Pour la réduction de *rs* à *s* devant une consonne, cf. *posco* pour **porsco*, skr. *pr̥chāmi*; *tos-tus* pour *torstus*; *Maspiter*; *Tuscus*, parent de *Τυρσηνοί*. Pour la chute de *l's* devant *l*, avec allongement compensatif, cf. *diluo*; pour *l's* du participe en particulier, cf. *caelum* «ciseau», formé de *caesus* comme *pr̥lum* de *pressus*.

Mantēle est formé comme *ancile* «bouclier à échancrure», qui dérive aussi d'un participe, *caesus*.

Enim, olim.

Ordinairement, on décompose *enim* en un élément *e* et un élément *nim* parent de *nam*, *nempe*. Je croirais plutôt qu'*en-im* est formé comme *ex-im* ou *ex-in* et *ex-inde*, *de-in* et *de-inde*, *pro-in* et *pro-inde*, *per-inde*, *sub-inde*, *inter-im*. Le premier élément est une préposition, *en* = *in* = *év*. Le second élément est un adverbe

(tiré du démonstratif *is*), **im* ou avec affixe *in-de*; tantôt il exprime une idée ablative, comme *unde*, tantôt une idée temporelle dérivant de l'idée ablative, comme *quom*; tantôt enfin (c'est le cas pour *enim* comme pour *proin* et *perinde*), ces nuances s'effacent pour ne laisser place qu'à une notion moins sensible et moins matérielle, celle d'un pur rapport grammatical. Pour la combinaison d'une préposition avec un adverbe tiré de *is*, comparer *inter-ibi*, *ad-co*, *post-ea*.

Quant à *ōlim*, il se rattache à *ūtra*, où on sait positivement que l'*u* était long; il est à *ultra* comme *exim* à *extra*, *enim* à *intra*. Il dérive d'une forme **ūl*, qui était à *ūs* comme *ab* à *abs*, *ēv* à *eis*. Il nous fait voir que cet **ūl* était pour un plus ancien **ōl*, dont la voyelle a subi le même changement que dans *fūr* = *Φῶρ*¹.

*Premo. Ferundus*².

Le latin *prora* est devenu dans les langues romanes *proda*. Ce n'est pas qu'une *r* latine puisse ordinairement se changer en *d* : mais ici il y avait deux *r*; l'une contrariait l'autre, et la seconde a été victime d'une sorte de *struggle for life*. De même dans *Bononia* devenue *Bologna* : une *n*, ordinairement, ne devient pas *l*, mais elle peut le devenir par dissimilation d'une autre *n*. Un phénomène analogue existe dans *mappa* devenu *nappe* : il y a eu dissimilation entre les deux labiales *m* et *p*. Cf. en grec *σπάδιον* (d'où le latin *spatium*), variante dialectale de *σάδιον*, issue de dissimilation.

En latin, les phénomènes de ce genre ne manquent pas : *Parilia* pour **Palilia*, de *Pales*; *solaris* pour **solalis*, du suffixe qui a formé *naualis*; *meridies* pour **medidies*, de *medius*. C'est par une dissimilation aussi que j'expliquerais *premo*, pour **prebo*. La flexion **prebo*, *pressi*, *pressum* rentre ainsi dans l'analogie de *iubeo*, *iussi*, *iussum*; à une date antérieure, le *b* latin à l'intérieur d'un mot venant ordinairement d'un son *f*, il faut supposer **prefo*, **prefsi*, **prefsum* et **iufeo*, **iufsi*, **iufsum*. C'est ainsi que la parenté entre *ruber* et *russus* a été jadis plus apparente; on disait **rufros* et **rufsos*³.

La racine primitive de *premo* est donc *pref*, *preb*. Ceci indique

¹ Si *ollus*, *olle* est pour **ols-* (Brugmann, *Grundriss*, p. 73), et si le second élément est le démonstratif contenu dans *ō*, *sum*, *sas*, *sic*, le premier élément est peut-être cette vieille préposition **ōl*.

² Sur les formes gérondives comme *ferundus*, les conclusions de cette note sont d'accord avec celles de M. Dosson, qui la cite comme déjà publiée (*De participiū gerundivī antiquissima vi* . . ., Paris, 1887). M. Dosson en avait eu communication en manuscrit; l'impression s'est trouvée retardée par des circonstances fortuites.

³ Le groupe *fs* devient dans ces formes *ss*. Inversement *sf* devient *ff* dans *differo* pour **disfero*.

une parenté entre *premo* d'une part, d'autre part *probus* et son dérivé *probare*, dont l'*f* primitive existe en osque. Il faut partir d'un verbe **prefo* et d'un adjectif **profos*, qui sont entre eux comme *λείπω* et *λοιπός*. Ainsi le sens primitif de *probus* aurait eu du rapport à celui de *premo* : *probus* aurait significé d'abord pressé, serré, comme le fil d'un bon tissu ou le grain d'une pierre résistante. Notre mot *solide*, qui signifie aujourd'hui résistant, a commencé de même par signifier compact.

Un cas de dissimilation plus intéressant, si l'hypothèse que je vais présenter est juste, est celui du suffixe gérondif en *-ndus*.

Le sens propre de *legendus* n'est pas : *qui sera lu*, comme on l'a enseigné jadis. Ce n'est pas non plus : *qu'il faut lire*. C'est : *qu'on lit*. *Vires acquirit eundo* « en cheminant », et non « en ayant le devoir de cheminer ». *Inter canendum* « pendant qu'on chante », et non « pendant qu'on doit ou devra chanter ». *In legenda historia*, mot à mot, *ἀναγιγνωσκομένης ἱστορίας* « pendant qu'on lit l'histoire ». Du sens du présent passif, l'esprit passe aisément au sens proprement gérondif. *Tempus legendae historiae*, le temps où l'histoire est en lecture; par suite, le temps, pour l'histoire, d'être en lecture. Ici le sens gérondif s'ajoute insensiblement au sens propre du verbe. C'est juste l'inverse de ce qui a lieu dans certaines locutions du français (classique ou familier), où le sens gérondif tend à s'effacer pour ne laisser que le sens de l'action présente. Pendant que j'étais en devoir de lire, *dum lego*. Tant que je fus en train de lire, *quamdiu legi*.

Si le latin avait dit, à l'actif, *legens sum* pour « je lis actuellement » (l'anglais *I am reading*), il aurait, sans doute, dit de même jusqu'à la fin *legendus sum* pour « on me lit actuellement ». Mais cette langue montre une singulière inaptitude à régulariser ses locutions participiales. Le passif parfait *lectus* n'a pas d'actif; l'actif futur *lecturus* n'a pas de passif; le couple naturel *legens*, *legendus* a abouti à un actif présent et un passif gérondif, désormais étrangers l'un à l'autre et dont on ne sentait plus la parenté primitive. Voilà comment, du sens *on boit*, la périphrase *est bibendum* a passé au sens *on doit boire*.

Devant le groupe *nd*, le suffixe *-ndus*, dans les formes anciennes, nous montre un *u* : *legundus*, *audiundus*. Les formes en *-endus*, dans les troisième et quatrième conjugaisons, sont notoirement plus récentes; elles proviennent de quelque influence analogique, probablement celle des participes présents en *-entis*, *-entem*. Suivant toute apparence, *-undus* représente un plus ancien *-ōndos*, comme *euntem* représente **iōntem* = *ἰόντα*, comme *cothurnus* représente *κόθορνος*, comme *arbutum* est pour **arbōstom*. Si l'*ō* manque dans *amandus*, *monendus*, c'est pour la même raison qui le fait manquer dans *amanus*, *monemus*, qui pourtant semblent

contenir la désinence de *Φέρομεν*. Ainsi donc, nous pouvons poser en principe que le suffixe du participe gérondif est *-ondos*. Or le sens originel de ce participe est celui du passif présent. Conclusion : nous aboutissons à une équation gréco-latine :

$$*ferondos = \Phi\epsilon\rho\acute{o}\mu\epsilon\nu\omicron\varsigma.$$

Ceci nous amène naturellement à supposer une forme latine encore plus ancienne que **ferondos*, qui a précédé *ferundus*, lui-même plus ancien que *ferendus*. Cette forme serait **ferōmenos*. Par dissimilation des deux nasales consécutives, on a eu **ferōmedos*. La brève est tombée ensuite après une nasale, comme dans *primiceps* pour **prim'iceps* et comme dans *uin'demia*. Puis **ferom'dos* a naturellement abouti à **ferondos*.

En somme, dans *premo* pour **prebo*, nous aurions une nasale par dissimilation de deux muettes; dans *ferundus* pour **feromenos*, une muette par dissimilation de deux nasales.

Pons.

M. Bréal a montré comment **spons*, abl. *sponte*, vient d'un ancien verbe **spendo* = *σπένδω*¹. J'ai indiqué à mon tour que *fons* venait du simple d'*offendo*². Il paraît probable que *pons* est de formation analogue. On l'explique ordinairement comme signifiant « chemin », et on rapproche *πάτος*, le slavon *patĭ*, ainsi que divers mots sanscrits commençant par *path-*, *panth-*. Cette étymologie a l'inconvénient de laisser de côté précisément ce qui caractérise un pont.

Pons vient de *pendo*; il signifie proprement une « suspension ».

Je ne prétends pas nier qu'il ait pu exister un mot anté-latin **pōntis*, identique au slavon *patĭ*, et signifiant « chemin ». Il a pu, s'il s'est conservé en Italie, s'absorber dans *pons* « la suspension ».

Indulgeo.

M. Ferdinand de Saussure a reconnu (*Syst. des voy.*, p. 263) que *largus* représente le scr. *dirghás*, le grec *δολιχός*. Comme l'r de *dirghás* peut venir d'une l (comme dans *cru-* « entendre » = *κλύω*, *chueo*), le λ de *δολιχός* prouve à lui seul que l'r de *largus* représente une ancienne l; *largus* est venu, par dissimilation, de **lalgos* (comme *lucrum* de **luklom*, *salutaris* de **salutalis*, *blatero* de **blatelo*). Quant à l'l initiale de *largus*, elle est pour d, comme dans *lingua*, *lacruma*, *olet*; ainsi l'ancien **lalgos* a lui-même été précédé d'un plus ancien **dalgos*.

Ce **dalgos*, entrant dans la seconde partie d'un composé,

¹ *Mémoires*, IV, 363.

² *Mémoires*, VI, 116.

doit changer *-al-* en *-ul-* : cf. *salsus insulsus*, *altero adultero*, *calceo disculcio*. Nous le reconnâtrons par conséquent dans *indulgeo*, pour **en-dalgeo*. Le sens nous y convie, car *indulgeo* exprime la même idée essentielle que *largior*, celle de la libéralité. Si ces deux verbes ne sont pas synonymes et n'ont pas la même construction, c'est qu'ils diffèrent par la conjugaison, par la forme ou simple ou composée, et enfin, sans doute, par la date de leur création; car *largior* peut être tout récent et avoir été tiré de la forme définitive *largus*; *indulgeo*, au contraire, ne peut venir que de l'antique **dalgos*. Le contact de l'*n* du préfixe a fait subsister le *d*, tandis qu'à l'état isolé le même *d* s'altérait. Et la conservation de l'ancien *d* a entraîné celle de l'ancienne *l*, qui n'a pas eu de dissimilation à subir¹.

Indulgeo est un verbe neutre dérivé d'un adjectif : tels sont aussi *ardeo*, d'*aridus*, et *audeo*, d'*avidus*. Au parfait, *ardeo* fait *arsi* et non **arui*; de même, *indulgeo* fait *indulsi*. Au supin, on a *arsum* et non **arditum*, *ausum* et non **auditum*; de même *indulgeo* fait *indultum*.

Coturnix.

La caille s'appelle en latin *cōturnix* (o bref, Ovide, Juvénal). Plus anciennement, l'initiale était longue (Plaute, *Asin.*, 666, *Capt.*, 1003; Lucrèce, V, 641); une vieille orthographe était *cocturnix* (Caper, *Grammatici* de Keil, VII, 108, 17). On avait même dû écrire *quocturnix*, car c'est un groupe *quoct-* qui seul peut répondre exactement au *wah-* (pour *hwaht-*) du vieux haut-allemand *wahatal*; on peut songer à retrouver des traces du *qu-* : 1° dans le *quod turnicibus* du Quadratus de Lucrèce (l'Oblongus a *cocturn-* corrigé en *coturn-*); 2° dans le roumain *potârnîc*; 3° dans la forme *cuaderviz*, qui coexiste en espagnol avec *codorniz*, et qui à la vérité est suspecte d'avoir été altérée par l'étymologie populaire².

¹ P.-S. — M. F. de Saussure me communique une idée un peu différente à certains égards, bien qu'elle laisse subsister le rapprochement d'*indulgeo* avec *largus* : « Ne pensez-vous pas qu'il est permis de chercher dans *indulgeo* l'idée de longueur (indiquée par l'étymologie) plutôt que celle de largeur? *Indulgere* serait à l'origine : « user de *longanimité*, de patience », à l'égard d'une personne ou d'une chose qui donne de la peine, des ennuis, des désappointements. Il a encore très souvent le sens de « consacrer une attention soutenue à une chose », compter sur l'effet de *patience* et *longueur de temps* (et par conséquent *ne pas se laisser aller à force ni à rage*, être indulgent). Cf. d'ailleurs le grec *ἐνδεδεχέω* « persévérer, endurer » (qui, au point de vue phonétique, pose la question de savoir si *indulgeo* n'est pas **indelgeo* plutôt que **indalgeo*). »

² *Cuaderviz* n'a pas été admis dans le Dictionnaire de l'Académie espagnole; il figure par exemple dans le dictionnaire de Nuñez de Taboada. Buffon, qui a soin de donner les équivalents étrangers des noms d'animaux français, ne cite comme espagnol que *cuaderviz*.

Le sens du mot est variable comme sa forme : Buffon remarque que les Portugais appellent *codornix* la perdrix, et les Italiens *coturnice* (ou *cotornice*) la bartavelle, qui est encore plus grosse que nos perdrix. Suivant Belon, cité par Buffon (*De la bartavelle*), il y a en Italie des lieux où notre perdrix rouge s'appelle *perdice*, tandis que là la bartavelle s'appelle «*cothurno*».

L'instabilité phonétique du nom de la caille n'étonnera guère, si on remarque les caprices auxquels sont soumis des noms analogues. Il suffira de citer le rapport bizarre d'*hirundo* à *χελιδών*; celui du français *perdrix* à *perdix*, et de l'anglais *partridge* au français; celui de l'allemand *kuckuck* à *κόκκος*; enfin, pour ne pas nous éloigner des cailles, celui du vieux haut-allemand *wahala* à la variante *quattala*, exempte comme *kuckuck* de *Lautverschiebung*, et dont viennent sans doute les formes romanes *quaglia*, *caille* et autres (Diez, *Wörterbuch*, I, au mot *quaglia*). L'onomatopée, l'étymologie populaire expliquent ou expliqueront un jour ces singularités. Voici ce qu'on peut conjecturer pour *coturnix*.

Quocturnix, la plus ancienne forme que nous puissions atteindre en nous servant des documents latins, est sans doute pour **quoctol-nix* ou **quoctal-nix* (les formes germaniques ont gardé l'*l*); le changement de liquide rappelle *hirundo*; l'origine de ce changement, c'est l'influence des noms d'oiseaux *spinturnix*, *cornix*. — *Quocturnix* est devenu *cocturnix*, comme *quoquo* est devenu *coquo*.

De *cocturnix* à *cōturnix*, la transition a dû être **cotturnix*; la cause des deux nouvelles altérations successives, *cott-* pour *coct-*, *cot-* pour *cott-*, a dû être l'étymologie populaire. On s'est imaginé que la caille était l'oiseau botté, l'oiseau à cothurne. L'aspect des jambes de la caille (comme des autres oiseaux auxquels a parfois passé son nom) peut être comparé, si l'esprit est complaisant et si l'étymologie agit sur l'imagination, à l'aspect de deux brodequins montants, couvrant d'un même cuir à la fois le pied et la jambe; elles sont hautes et droites, un peu comme des jambes humaines, tandis que le pigeon par exemple a les jambes courtes et penchées. Ainsi, l'assimilation n'a rien d'extravagant; pour l'étymologie populaire il n'en faut pas davantage.

Κόθορνος a été latinisé de très bonne heure, comme en témoignent le vocalisme de la seconde syllabe et l'orthographe fréquente *coturnus* sans *h*. Or, au temps de cette première latinisation, les doubles lettres n'étaient pas en usage dans l'écriture, même quand elles existaient dans la prononciation; le *t* simple de *coturnus* devait d'ailleurs se prononcer double, car il représente une aspirée, et nous savons que les vieux poètes prononçaient *cc* pour le *χ* d'*Ἀχέρων* ou de *βραχίων*, *pp* pour le *φ* de

στρόφος (*struppus*), probablement *tt* pour le seul *θ* de *διφθέρα* devenu *litterae* (*Mémoires*, VI, p. 115). Il est infiniment vraisemblable que les contemporains de Plaute prononçaient *coturnus*, et que par conséquent, dans Plaute, le nom de la caille doit être prononcé *coturnix*. Le *t* simple des manuscrits ne vient pas d'une faute proprement dite des copistes, mais d'une familiarité insuffisante avec la vieille orthographe. C'est ainsi qu'est arrivé jusqu'à nous, avec une seule *l*, le *pollubrum* de Livius Andronicus. *Curulis*, de *currus*, n'est sans doute qu'un archaïsme officiel analogue, sur lequel la postérité s'est méprise.

La connaissance du grec se répandant, *coturnus* perdit un *t*; l'étymologie populaire, continuant d'agir, ôta un *t* à *coturnix*. Voilà pourquoi Ovide scande *cōturnix*, comme Horace et Virgile *cōturnus*.

Si les hypothèses que je viens de présenter sont exactes (ne fût-ce que partiellement), il est clair que dans les deux premières syllabes de *coturnix* les voyelles étaient brèves. Dans Plaute, il faut lire *cōt-*, et non *cōt-* par *o* long. L'ü de la seconde syllabe était senti comme équivalent à l'ö de *κόθορος*.

Pinguis.

L'espagnol *pingue* «graisse», *pingar* «graisser», le sarde *pingu* «graisse», indiquent une prononciation *pinguis* et certainement le rapprochement avec *παχύς* «gros». D'ailleurs, *παχύς* représente non **puḡhus*, mais **bluḡhus* = *bahus*, superlatif *baxhīsthas*.

La prononciation *pinguis* donnée, il est clair que la syllabe *pīn-* représente le grec *πίον-*, le sanscrit *pīvan-*; sa forme primitive est soit *pīwōn-* (*πίων-*) soit *pīwēn-* pour *pīwū-* (*πίῶ-λέος*); la syncope de *-wō-* ou *-wē-* après une longue est la même que dans *Mā(u)rs*, *oblī(u)sci*, *cō(ue)ntio*, *ū(u)du*s, etc.

Quant à la syllabe *-guis*, ce n'est pas le suffixe d'*ἐλαχύς*, *βραχύς*; car, d'une part, dans *leuis* et *breuis*, nous voyons ce suffixe perdre sa consonne en latin, et, d'autre part, rien n'autorise à croire que l'analogie ait créé d'après *βραχύς* des formes telles que **πίων-χύς*. En conséquence, je vois dans *-guis* non un suffixe, mais une racine verbale, l'antique racine de *χέω*, partout ailleurs remplacée en latin par la racine élargie que nous offre le gothique *giutan* (*gheud* au lieu de *gheu*). *Pīn-guis* est un très vieux composé, formé comme *pīn-ceps* d'un adjectif et d'une racine verbale fléchie; il signifie proprement : «qui répand la graisse». C'est originairement un terme liturgique et funéraire : comme l'équivalent sanscrit de *χέω*, *juhōmi* «sacrifier», *pinguis* s'est dit d'abord à propos d'une offrande de substances grasses

qu'on fait couler dans le feu de l'autel¹; il s'est dit aussi à propos de la graisse dont on enveloppait un cadavre pour en activer la combustion (*Iliade*, Ψ, 167 : ἐν δ' ἄρα πάντων Δημόν ἐλών ἐκάλυψε νέκυν μεγάλθυμος Ἀχιλλεύς Ἔς πόδας ἐκ κεφαλῆς); *pinguis* qualifie exactement un morceau de victime ou un bloc de graisse figée, qui sous l'influence de la chaleur suinte et «répand» la liqueur grasse.

Πάγχυ.

Πάγχυ ἀπαχήμενος signifie «tout à fait affligé». En langage enfantin, on traduirait cette locution par «tout plein triste». *A foison* serait un autre équivalent presque exact de πάγχυ. Il est donc bien possible que πάγχυ exprime proprement l'idée d'un liquide qui s'épanche à pleins bords, et qu'il contienne χέω comme *foison* contient *fundo*.

Si cela est, πάγχυ et le neutre *pingue* ne diffèrent étymologiquement que par leur premier élément, l'adjectif πᾶς ou l'adjectif πίων.

Οἴκοι.

M. Brugmann, *Grundriss*, p. 82, se demande pourquoi le locatif singulier est traité en slavon autrement que le nominatif pluriel : *vlūci* «lupi», *vlūcě* «in lupo». Il conviendrait d'ajouter que cette distinction n'est pas uniquement slave. En grec, le locatif οἴκοι est accentué autrement que le pluriel οἴκοι. En latin, le relatif fait au pluriel *quī*, tandis qu'au locatif (devenu datif) il fait *quōi*.

L'accentuation grecque indique la solution du problème. Οἴκοι suppose -οι diphtongue, οἴκοι suppose -οῖ. La désinence -οι est ou plurielle ou locative, selon qu'elle a formé à l'origine une ou deux syllabes.

Φιτροός, fibra.

Φιτροός signifie une longue bûche, un tronc ou une branche coupée par les bûcherons, une pièce de bois ronde. *Fibra* signifie une fibre. L'un et l'autre mot peut se traduire par le français *brin*.

Peut-être en effet sont-ils des variantes l'un de l'autre. Le rapport des consonnes est le même que dans λίτρα, *libra*. Li est bref dans *fibra*; dans Φιτροός, terme de la langue épique, l'al-

¹ Soit pour être elles-mêmes la nourriture des dieux, soit pour aider seulement à la cuisine divine. *Énéide*, VI, 252 : «Tum Stygiæ regi nocturnas inchoat aras Et solida imponit tætarorum viscera flammis, *Pingue* superque *oleum fundens* ardentibus extis. . . »

longement obligatoire de la syllabe empêche de reconnaître la quantité de la voyelle, et de même Lycophron, v. 913, fait de *Φιτροῦ* un spondée :

Κρίμισα Φιτροῦ δέξεται μιαιφονον¹.

Saeta, χαιτή.

Saeta « crin » est le même mot que *χαιτή* « crinière ». *S* et *χ* représentent des réductions divergentes d'un même groupe; cf. *cum* et *σύ* = *ξύ*.

L'*ae* de *saeta* est attesté par une foule de bons manuscrits, par exemple Virgile, *Aen.* VI, 245, et confirmé par la diph-tongue de *χαιτή*. A côté de *saeta*, il existait une prononciation *sēta*, d'où le français *soie* et l'italien *setola*; c'est ainsi qu'à côté de *faenum* = italien *fieno* existait *fēnum* = français *foin*. *Ae* sans doute était la prononciation de la ville, *ē* celle de la campagne, car les citadins de Rome disaient de même *aedus*, les campagnards *hedus* (Varron, *Ling. Lat.*, V, 97).

Βλαισός, mlēcchas.

Blaesus se dit de celui qui a une infirmité de la parole, *βλαισός* de celui qui a les jambes mal faites. Il ne faut pas songer à séparer ces deux mots. Comparer *strambus*² « louche », en italien *strambo* « qui a les jambes tortes ». Comparer surtout la plaisanterie de Plaute, qui parle de lèvres s'avancant avec affectation de façon à offrir des « baisers jambes tortes », *Mil. glor.*, I, II, 13 :

Ait sese ultro mulieres sectoriar.
Itaque hic meretrices, labiis dum ductant eum,
Maiorem partem uideas ualgis sauis.

Je me rappelle avoir lu quelque part que, chez certaines peuplades, existe l'habitude de pendre à la lèvre inférieure un ornement pesant, et que par suite elles ne peuvent articuler les labiales³. Une peuplade voisine pourrait, à l'instar de Plaute, assimiler la figure anormale formée par ces lèvres toujours disjointes à celle que forment deux jambes mal bâties, si bien que ces baragouineurs, incapables de dire *πάππας* ou *μάμμα*, y seraient qualifiés de « jambes tortes ».

¹ *Φιτροῦ μιαιφονον* : Philoclète, meurtrier de Paris, comme l'explique Tzetzés.

² *Archiv für lateinische Lexikographie*, I, p. 593.

³ M. V. Henry me signale, dans un ordre d'idées analogue, les *botouques* insérés dans les lèvres, et qui ont donné leur nom aux *Botocodos* du Brésil. « Qui a vu une fois une gravure représentant un *Botocudo*, avec sa lèvre inférieure en

Blaesus ressemble trop à *βλαισός* pour n'en pas venir; il aura été emprunté à quelque dialecte où *βλαισός* se disait de la parole et non des jambes. Quant à *βλαισός*, c'est un mot dont le radical est de date ario-européenne; il a un congénère dans le sanscrit *mlecchas* « baragouineur, βάρβαρος, étranger ». *Bl* est pour *ml* : cf. *βλώσχω*, *ἔμολον*, *μέμλωκα*. *Cch* est pour *sk* : cf. *gacchāmi* = *βάσχω*. *Βλαισός* est donc pour quelque chose comme **mlais-wós*, avec le suffixe de *λαίος*, *laeuus*, slavon *lěvŭ*, de *σκαίος*, *scaeuus*, de l'adjectif latin **gnaiuos*, qui s'est conservé dans le prénom *Gnaeuus* et dans le substantif *naeuus*. *Mlecchas* est pour **mlais-kos*, avec le suffixe de *caecus*, *luscus*, *mancus*, *raucus*. Le mot grec et le mot indien sont entre eux à peu près comme *furius* et *fuscus*.

Remarquons, en passant, que plusieurs adjectifs exprimant des imperfections physiques ont le même vocalisme que *βλαισός* et *mlecchas* : *λαίος*; — *σκαίος*; — **gnaiuos*; — *caecus*, irl. *caech*, goth. *haihs*; — *ραίβος*, goth. *wraïqs*; — *paetus*; — *αίσχρός*, *aeger* pour **aïsgros* « qui a mauvaise mine ¹ »; — peut-être *αίνός*, *saeuus*, *taeter*, qui auront eu à l'origine un sens matériel; peut-être *βαίός*, *Φαίός* ². . . Ce vocalisme rappelle celui de *claudus*, *scaurus*, *τραυλός*; à côté de toutes ces formes à diphtongue, chacun des types tels que *uulgus*, *σίραβός*, *uārus*, *mūtus*, *σιμός*, *κωφός*, *τυφλός*, *surdus*, *luscus*, *līppus*, semble bien isolé.

Portus, portitor, porto.

Le latin a eu trois mots *portus*. L'un, *portus*, -ūs, est parent de l'anglais *firth* et du scandinave *ffjord*; il signifie proprement un havre. Un autre, qui s'est perdu ³, et qui était parent d'*Ox-ford* et de *Schwein-furt* en même temps que de *porta*, de *πόρος* et de *πορθμός*, a laissé un dérivé *portitor* « le passeur ». Charon est le *portitor* des âmes, le bélier est le *portitor* de Phrixus et d'Hellé. Le troisième s'est perdu aussi : c'était un **portus*, -i, signifiant

porte-à-faux ressemblant à une cuiller plate, ne peut s'empêcher de penser que cet intéressant spécimen de notre espèce doit être incapable de prononcer un *p*. Les Indiens Carijonas portent une languette de métal fixée à la lèvre inférieure, mais elle ne semble pas amener de difficulté de prononciation (*Le Tour du Monde*, 1881, t. p. 166); de même diverses autres peuplades de l'Amérique du Sud.

¹ Térence, *Eun.*, 236 : « uideo sentum, squalidum, aegrum, pannis annisque obsitum. »

² Et les primitifs de *faetet*, de *paedor*, de *maereo*, d'*aerumna*, de *taedet*, de *paenitet*, d'*haereo*, d'*aemidus*, d'*aemulus* (cf. *liuidus* « envieux ») . . . ?

³ On pourrait se demander s'il n'avait pas subsisté dans la langue populaire, et si les *ports* ou passages des Pyrénées n'en sont pas un souvenir. Mais il est plus probable que les *ports* des Pyrénées sont proprement les endroits où on *porte* entre les monts ce qu'on avait *charrié* dans la plaine.

« cargaison », et copié du grec *φόρτος* comme *aplustria* d'ἀπλαστῶν et *Poeni* de Φοίνικες; de celui-là vient l'autre mot *portitor* « le préposé aux marchandises, le douanier », ainsi que son dérivé *portorium* pour **portitorium* (cf. *honestas* pour **honestitas*) « la douane ».

Le verbe *portare* vient à la fois des deux *portus* perdus, dont l'un était indigène et avait pour initiale un *p* primitif, dont l'autre était grec d'origine et avait pour initiale un ancien *bh*. L'idée de passer l'eau et l'idée d'une cargaison se sont fondues en une idée unique, grâce à l'homophonie des deux substantifs.

Muttus, parabola.

I.

« Étouffer sa voix, grogner sourdement » se dit en latin *mussare* (fréquentatif *mussitare*); ce *mussare* est copié sur *μυζεῖν* comme *badissare* sur *βαδίζεῖν*.

On fait ordinairement de *muttire* un synonyme de *mussare*, mais cette doctrine n'est fondée que sur un préjugé étymologique; l'habitude de voir *ττ* alterner avec *σσ* a fait supposer l'identité de *mutt-* avec *muss-*. En réalité, *muttire* signifie « parler, dire un mot »; c'est précisément le contraire de *mussare*. « *Muttire*, loqui », dit fort bien Festus. Et il cite : « Ennius in Telepho : *Palam muttire plebeio piaculum est*¹. » Pour *mussare*, remarquons-le, on ne dirait pas *palam* : on dirait *clam*.

Le sens de « dire un mot » est constant. Plaute, *Amph.*, 381 : « *Etiā muttis* ? ? *Iam tacebo.* » *Amph.*, 519 : « *Quid tibi hanc curatio est rem, verbero, aut muttitio*³, *Quoi ego iam hoc scipione. . .* — *Ab noli.* — *Muttito*⁴ *modo.* » *Mil.*, 563 : « *nam hominem seruum suos Domitos habere oportet oculos et manus Orationemque.* — *Egone?* si post hunc diem *Muttihero*⁵ *etiam quod egomet certum sciam, Dato excruciamdum me.* » *Bacch.*, 799 : « *Constringe tu illic, Artamo, actutum manus.* — *Quid feci?* — *Inpinge pugnum si muttuerit*⁶. » *Cure.*, 19 : « *Quid tu ergo, insane,*

¹ Festus, p. 145. Les deux fois, *muttire* dans l'abrégé de Paul (d'après les bonnes feuilles de l'édition Thewrewk de Ponor); dans Festus lui-même on lit aujourd'hui *mutire*, mais pour cette partie nous n'avons plus le manuscrit original. Il y a deux *t* dans les manuscrits de Phèdre, qui cite le vers d'Ennius (III, epil., 33).

² *Muttis* les vieux manuscrits, *mutis* F. L'épel vicieux par un seul *t* est né de la fausse idée qu'on s'est faite du sens de *muttire*, et d'un rapprochement avec *mutus*, qui est naturellement sorti de cette fausse idée.

³ *Muttito* EB et probablement J, *mutito* F et D.

⁴ *Muttito* les vieux manuscrits (« *mutato ut uid.* » J), *mutito* F.

⁵ *Muttihero* ACD, *mutihero* F, *metuero* B.

⁶ *Muttuerit* les vieux manuscrits (*muttuerit* D), *mutiuerit* F.

rogitas ualeatne ostium? — Bellissimum hercle uidi et *taciturnissimum*; Numquam ullum uerbum *mutti*¹ cum aperitur mihi, Et² cum illa noctu clanculum ad me exit *tacet*. » *Curc.*, 93 : « aperiantur aedes festiuissimae : Num *mutti*³ cardo? est lepidus. » *Most.*, 401 : « Intus caue *muttire*⁴ quemquam siueris. — Curabitur. — Tanquam si intus natus nemo in aedibus habitet. — Licet. — Neu quisquam *responset* quando hasce aedes pultabit senex. » *Poen.*, 18 : « Neu lictor uerbum aut uirgae *muttiant*⁵. » *Men.*, 711 : « *Muttire*⁶ uerbum unum audes aut mecum *loqui*⁷? »

Térence, *Andr.* 505 : « Sed siquid tibi *narrare* ocepi, continuo dari Tibi uerba censes falso, itaque hercle nihil iam *muttire*⁸ audeo. » *Hec.* 865 : « Dic mihi, harum rerum numquid *dixti* meo patri? — Nihil. — Neque opus est Adeo *muttito*⁹; placet non fieri hoc itidem ut in comoediis, Omnia omnes ubi resciscunt. »

Lucil. ap. Non., p. 38 et 249 : « . . . clandestino tibi quod commissum foret Ne *muttires* quidquam neu¹⁰ mysteria ecerres foras. »

Petron., 61 : « solebas, inquit, suauius esse in conuiuio, nescio quid nunc *taces* nec *muttis*¹¹. »

Le verbe *muttire* est resté en usage pendant toute l'antiquité. On le trouve encore dans une phrase bizarre de la *Vulgate*, *Exode*, xi, 6, 7 : « eritque clamor magnus in uniuersa terra Aegypti. . . ; apud omnes autem filios Israel *non muttiet canis ab homine usque ad pecus*, ut sciatis quanto miraculo diuidat Dominus Aegyptios et Israel¹². » Le grec dit : οὐ γρύξει κύνων τῆ γλώσση αὐτοῦ ἀπὸ ἀνθρώπου ἕως κτηνούς. *Iosue* X, 21, on lit de même : οὐκ ἔγρυξεν οὐδεὶς τῶν υἱῶν Ἰσραὴλ τῆ γλώσση αὐτοῦ, et en latin *muttire ausus est*¹³.

¹ Les manuscrits ont *mittit* (BE et F) ou *mutit* (J); *mutti* B².

² Mss. *aperitur tacet cum illa*. Voir *Revue de philologie*, 1885, p. 128.

³ *Mutti* B seul, les autres manuscrits *mutit*.

⁴ Ici les manuscrits ont *mutire*.

⁵ *Muttiant* les vieux manuscrits, *mutiant* F.

⁶ *Muttire* BD, *muttire* C, *mutire* F.

⁷ Le composé *emutis* est une fausse leçon, *Merc.*, 896 (*emutuis* CD, *metuis* B).

⁸ *Muttire* G²D et CP, *mutire* G¹ et E. *Vel musitare*, dit à contresens un scholiaste.

⁹ *Muttito* A et GEF, *muttito* P, *uittio* D.

¹⁰ *Neumittirequiquanneu* p. 38, *neumittiresquidquamnec* p. 249 (var. *muttiris*).

¹¹ Le manuscrit a *mutis*. Il est du xv^e siècle, et par conséquent ne prouve rien pour l'orthographe.

¹² Il ne faudrait pas, à cause de ce passage, imaginer que *muttire* puisse désigner un cri d'animal. Dans le *carmen de Philomela*, v. 58 (Bährens, *Poetae*, V, p. 366), les sons que le bouc fait entendre à sa femelle sont désignés par *miccire* ou *miccere*, qu'on lisait jadis *mütire*.

¹³ Ce passage montre bien que, dans le précédent, *γρύξει* et *muttiet* sont dits de la voix humaine.

J'ai gardé pour la fin un passage qui, à côté de *muttire*, nous fait connaître le primitif dont il dérive. Perse, I, 119 : «*Me muttire nefas? nec clam? nec cum scrobe? nusquam? Hic tamen infodiam; uidi, uidi ipse libelle; Auriculas asini quis non habet?*» Le scholiaste dit ici : «*Prouerbialiter dicitur. Dicimus muttum nullum, id est, nullum emiseris uerbum.*»

De ce *muttum*, équivalent à *uerbum*, est venu le français et provençal *mot*, l'italien *motto*, l'espagnol et portugais *mote*. Le verbe *muttire*¹ a donné les formes romanes citées par Diez, *Wörterbuch*, au mot *motto* : «*sard. mutire rufen, pr. altfr. motir anzeigen.*»

Maintenant, d'où vient *muttum*, ou peut-être *muttus*, puisque nous ne connaissons que l'accusatif? Curtius, *Grundzüge*, 5^e édit., p. 336, dit que Fick peut bien avoir raison de penser à une racine *mū* «*résonner*» dont viendrait aussi *μῦθος*. Cette dernière indication est précieuse; seulement, il eût mieux valu ne pas expliquer pêle-mêle toutes les formes que Curtius appelle «*die Wörter der heimlichen Rede*», d'une part *mussare* et son fréquentatif, ainsi que certaines formes germaniques congénères, d'autre part *muttire*². Qu'en dernière analyse il puisse y avoir dans tous ces mots une même racine *mū*, peu importe; non seulement il y a deux sens très différents, car *mussare* équivaut à *clam loqui* et *muttire* à *palam loqui*, mais il y a aussi deux histoires différentes, car l'un des deux mots vient de *μύζειν*, l'autre n'en peut venir.

Muttus, à ce que je me figure, n'est autre chose qu'une latinisation de *μῦθος*. *Muttire* est un dérivé de *muttus*, avec flexion influencée par *garrere*, *uagere*, *grundere*, *gannere*, *fritinnere*, *hinnere*, *mugere*. On aura dit d'abord *muttire* des enfants qui commencent à parler, ce qui rend croyable une action analogique des verbes qui expriment des voix d'animaux. Cette hypothèse explique le redoublement enfantin *mutmut* contenu dans la locution *mutmut facere* «*souffler mot*», et formé de *muttire* comme le français *dodo* de *dormir*, ou comme *πάππας* (pour *παππας*) de *πατήρ*. Charis., 240, 28 : «*mutmut non facere audet*³, ut apud Apuleium Platonicum de prouerbiis scriptum est libro II.» On dit aussi *mu facere*. Charis., 240, 8 : «*mu pro muttire Lucilius saturarum libro* : Non laudare hominem quemquam neque *mu facere* in quem⁴.» Enn. ap. Varr., *Ling. Lat.*, VII, 101 : «*neque ut*

¹ Non *mutire* par un *t*, comme Diez l'indique.

² Curtius écrit *mūtire*.

³ Il n'y a aucune raison de ponctuer, comme on l'a fait, «*Mut. Mut non facere audet...*»

⁴ Le manuserit a : *neque facere umquam* (*um* corrigé en *in*); les *excerpta* : *neque mu facere in quemquam*. Lucien Müller (Lucilius, V, 54) a restitué *mu facere* dans un autre fragment.

aiunt *mu*¹ *facere* audent. » Enn. ap. Donatum² ad Terent., *Andr.*, III, 2, 25 : « nec dico nec *facio mu*³. » Ce *mutmut facere* ou *mu facere* est une expression enfantine comme *faire dodo*, née sur le sol latin, car, à coup sûr, elle ne vient pas du prétendu « *μῦ λα-λεῖν* » qu'on lisait jadis dans Hipponax, et qui faisait le vers faux.

Si *muttus*, *muttire* se disent surtout à propos du premier babil des petits enfants, ils appartiennent naturellement à la langue familière. Voilà pourquoi *muttire* ne se trouve pas dans Cicéron, Sénèque ou Tacite. Un tragique l'a employé, c'est Ennius ; mais il place le mot dans une bouche « plébéienne ». *Muttus*, dont les dérivés romans sont si fréquemment employés, ne pouvait pas ne pas être fort usuel dans le parler latin, mais il était considéré comme tout à fait vulgaire, si bien que nous ne le voyons écrit que dans le scholiaste de Perse.

Revenons à l'étymologie *μῦθος*. Au point de vue de la forme, le changement en *muttus* est régulier. Il y a eu un temps où l'on rendait les aspirées en redoublant la muette ; cf. *bracchium* de *βραχίον*, *struppus* de *σῆρος*, etc. (*Mémoires*, VI, p. 115).

Reste la question du sens. *Mῦθος* dans Homère est synonyme de *uerbum* ; le sens latin de *muttus* et de *muttire* se concilierait bien avec celui de ce *μῦθος* homérique, mais ce n'est pas dans les vieux textes que les Romains allaient chercher des expressions à emprunter. Il faut partir du *μῦθος* de la prose, qui équivaut à *fabula*. Le *muttus*, ou, en pur latin, la *fabula*, est le petit conte inintelligible que l'enfant semble se narrer tout haut à lui-même. Narrer ainsi, c'est *muttire* ou *fabulari* ; le dieu qui inspire l'enfant à ce moment est *Fabulinus*.

Dans le patois normand de Guernesey, *draînaïr* signifie « imiter la voix de la nourrice par des sons inarticulés et continus, comme les enfants qui ne parlent pas encore » (*Métivier*). Ce verbe n'est autre chose que le vieux français *desraîsniër* « justifier, établir, argumenter, plaider⁴ ». Si *draînaïr* dérive du nom de la raison, *muttire*, qui à l'origine a dû être à peu près son synonyme, peut bien dériver du nom de la fable.

¹ Le copiste du manuscrit de Florence a écrit *μυ*, en lettres grecques, parce qu'il pensait au nom de la lettre *μ*.

² Saint Jérôme, qui dans une lettre cite Ennius en reprenant l'expression pour son compte, est un élève de Donat.

³ *Mu* est une conjecture malheureuse dans Plaute, *Stich.*, 256. *Mu! perii* (Plaut. ap. Charis. 240, 4) est tout autre chose que *mu* dans *mu facio*.

⁴ On peut, par analogie, penser que le français *causer* signifie étymologiquement « plaider », et vient de *causa*. Seulement, il n'en vient pas directement ; son origine directe est l'allemand *kosen*, et on ne voit pas clairement si celui-ci vient du substantif *causa* lui-même ou du verbe *causari*. Vu cette explication, il n'est nullement sûr que les développements du sens aient été réellement comparables à ceux de *muttire* et de *draînaïr*.

II

A l'époque chrétienne, le type d'une petite histoire n'est plus un *μῦθος*; c'est une *παραβολή*. Naturellement, un chrétien latin ne se doute pas que ce mot grec implique une comparaison, une allégorie, et, pour lui, la parabole est avant tout un récit. La parabole est donc désormais ce que l'enfant qui babille a l'air de narrer; alors *parabola* devient synonyme de *uerbum*, et les peuples romans en tirent *parabolare*, synonyme de *loqui*.

Par une bizarre répétition de l'histoire, le grec païen nous a fourni le français *mot*; le grec chrétien nous a fourni le français *parole*.

III

En français familier, on dit : « Qu'est-ce qu'il raconte ? » pour « Que dit-il donc ? » Le verbe *raconter* sert alors à exprimer une nuance moqueuse, comme *μῦθος* ou *desraissnier* dit du babil enfantin; on l'emploie même quand il ne peut être question d'un récit. C'est une locution vulgaire, très ou trop vulgaire si l'on veut, appartenant à une variété spéciale du langage qu'on pourrait appeler le *demi-argot*; *demi* seulement, car les enfants le parlent avec candeur. Le demi-argot ne doit pas être dédaigné par le linguiste; c'est en lui que la force novatrice du langage réside. Interrogeons-le bravement, et il nous fera connaître le principe en vertu duquel le parler humain a emprunté ses noms tantôt aux légendes de la mythologie païenne, tantôt aux récits figurés des Évangiles.

Au demi-argot appartiennent, par exemple, le terme enfantin *affaires*¹ pour « choses, objets » (« Il y a des *affaires* plein le buffet ») et son synonyme également enfantin *histoires* (« J'ai mangé tout plein de petites *histoires* »).

Le propre du demi-argot, c'est de désigner quelque chose de vague par un nom précis, de préférence par un nom technique (ainsi *drainair* « plaider »), et volontiers par un nom grec (*μῦθος*, *παραβολή*, *ἱστορία*). Le cas le plus curieux est celui du mot *μαχανά*, devenu en latin *machina*; le demi-argot français l'a adopté (« Je n'aime pas toutes ces *machines*-là »), et il lui impose le plus souvent une permutation de sexe (« Un chapeau blanc avec un *machin* noir », « Avez-vous vu *Machin* hier ? »). *Machin*, dont le sens est si vague, n'en vient pas moins d'un mot technique, et ce terme vulgaire, l'un des plus vulgaires de la langue française, et qui comme le latin *muttus* est à la fois extrêmement

¹ Le demi-argot roman avait tiré *chose* de *causa* « affaire ». Au même sens le roumain dit « un bénéfice », *lucru*.

fréquent dans les bouches naïves et inusité dans la littérature, est d'origine dorienne. Je n'aurais pas osé le citer, s'il ne me paraissait contribuer à éclairer l'ancien *parabola*. Celui-ci, en son temps, a été aussi un terme de nature analogue, un terme du demi-argot, et non, comme l'a cru Diez après Schlegel, d'un langage influencé par la piété¹.

SUJET ET ATTRIBUT.

La syntaxe française traite l'attribut comme un régime; je vois *un homme*, je suis *un homme*; l'homme *que* je vois, l'homme *que* je suis. La syntaxe latine traite l'attribut comme un sujet: *rex fit mendicus* est synonyme de *mendicus fit rex*. L'indistinction de l'attribut et du sujet est si absolue, que le verbe qui les joint se règle indifféremment sur l'un ou sur l'autre: *appellata gens Veneti*, ou, *gens Veneti appellati*. On voit que l'attribut ne doit pas être compté au nombre des catégories grammaticales; c'est une subdivision purement logique d'une de ces catégories, du régime en français, du sujet en latin².

Il est sans exemple que l'attribut latin se distingue du sujet par un moyen grammatical. Si les langues romanes ont réussi à distinguer l'attribut du sujet, ç'a été à la condition de faire de l'attribut un régime. Le plus ancien monument de cette innovation romane est sans doute cette glose due à un interpolateur de Luctatius Placidus (p. 46, 19, Deuerling): «factus illa res dicitur et factus *illam rem*, ut si dicas effectus est caro et effectus est *carnem*; sed melius nominatiuo quam accusatiuo.» — Comme la syntaxe du nominatif et de l'accusatif est restée très longtemps vivante en Gaule, l'auteur de cette glose doit être ou Italien ou Hispanien.

¹ Diez, *Wörterbuch*, au mot *parola*: «Es ist Ersatz für *verbum*, das man aus Scheu vor seiner religiösen Bedeutung vermied.»

² Quelques personnes m'ont exprimé un certain étonnement de ce que, dans mon *Abrégé de grammaire latine*, il n'est jamais question d'attribut. C'est que ce livre ne traite que de grammaire.

Post-scriptum à la page 13 [238], article *βλαίσός*, ligne 3. — M. Gaidoz me signale fort à propos un passage de Musset dans *Simone*: «. . . . surnommé le *Strambe*, ce qui veut dire proprement Que, sans boiter précisément, Il *louchait* un peu d'une *jambe*.»